

Hugues de Chanay

Ex machina



Extrait de la publication

Ex machina

Hugues de Chanay

Ex machina

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2000
ISBN : 2-86744-777-1

PREMIÈRE PARTIE

Les pieds sur Terre

I

Renaissance

Lorsque j'ouvre les yeux, je suis en station verticale, par une nuit gelée, dans une ville jaune. Aucune trace de mes poursuivants, seulement dans ma mémoire – laquelle a été très malmenée par la translation. L'idée de mon but immédiat est intacte.

Je vérifie la charge en énergie de mon sexe, et j'en profite pour produire à ma périphérie une séquence appropriée de gestes de la main droite. Je quitte la rue en me faufilant dans l'allée qui correspond au numéro 12. Je me méfie des pièges. Dans mon dos il commence à neiger, ainsi que j'en prends acte avec l'arrière de ma tête.

Pour me conformer aux règles de la matière vivante, j'emprunte quelques mouvements aux

humains et aux animaux. Reprenant possession de mon corps par l'échine pour assurer une transition entre deux états très différents, j'ébroue ma nuque. La précision des conditions météorologiques, la densité et la composition de l'atmosphère me confirment que j'ai bien ouvert les yeux à l'endroit que je m'étais fixé comme destination (lis-je dans le souvenir qui s'ouvre, accroché au geste comme l'éléphant au cornac, la sacoche à l'éléphant, le contenu de la sacoche à la sacoche, et ainsi de suite en une caravane qui se perd dans les lointains) : la Terre, sans conteste. Sans doute quelqu'un aurait-il pu mettre au point une simulation aussi poussée, mais je sais reconnaître les simulations, et ce n'en est pas une. Satisfait, je pénètre dans l'immeuble.

En avançant je déroule sous mes pas une enfilade de petites cours dont j'enregistre toutes les caractéristiques, puis un couloir étroit, un escalier intestinal à peine tiré de la pénombre par les rares veilleuses en état. Puis je m'arrête. C'est ta porte.

Je frappe. J'entends ton pas se rapprocher. Un temps, pour la précaution de me voir à l'œillet. Très court. Mon apparence humaine est irréprochable, savamment conçue pour donner un change éternel aux plus soupçonneux. Puis l'huître s'ouvre et défait ses loquets. Tu es comme émergeant d'un vase clos, n'ayant fait que sacrifier pour la forme au rituel des hésitations, en réalité tu acceptes d'avance tous les revers contre l'espoir de respirer un

meilleur air. Derrière toi l'appartement encore opaque semble un volume d'eaux stagnantes emprisonnées à de grandes profondeurs, ainsi qu'on s'imaginerait l'intérieur d'une épave.

Un voile se déchire dans ma mémoire. Il me découvre le support de connexion par l'intermédiaire duquel je te suis déjà apparu une fois avant de venir ici, au détour d'un monde parmi tant d'autres fusant de ses entrailles. Je me souviens que sous des apparences adaptées au décor proposé, nous avons mené très brièvement quelques négociations, suffisantes pour que je t'identifie par recoupement de mes fichiers et des réseaux d'information qui étaient accessibles à ce moment-là. J'ai pu aussi localiser la source de ta connexion, qui correspondait à ce que tu m'annonçais.

Désormais ton maigre tee-shirt, très collant, décalquant un corps rigoureux et net, ne te protège guère, et si j'avais un couteau, je le ficherais sans rencontrer d'obstacle entre deux côtes qui percent sous la trame et lui imposent leur modelé, dunes qu'un soleil éclairerait de biais dans un désert. Si je le voulais je pourrais d'ailleurs fort bien être pourvu d'un couteau. Et je me dis : tout m'attendait. Il me semble que pour un coup d'essai, c'est un coup de maître. Et je me dis encore que tu n'as nulle part où te sauver et que tu n'as pas été prudent.

Pour te le faire sentir, je te regarde en face pendant un délai bizarre, sans rien dire, avec un

visage de pierre. Je sème ainsi une inquiétude transitoire, la moitié dynamique de l'envie que tu auras de moi. J'ai pour cela une grande adresse, comme s'il s'agissait d'une routine incrustée, capable de fonctionner à merveille même lorsque j'en ai tout oublié.

Je profite de notre long regard pour faire un rapide retour en arrière et examiner le pouvoir à récupérer. Ce retour en arrière est assez distrayant. Au lieu de sonder simplement une mémoire proche en utilisant un moyen intérieur de communication à distance, j'emprunte un simulacre de radeau qui me conduit, par une rivière souterraine, à l'endroit désiré. Je l'amarre dans une ravissante crique que je suis tout joyeux de redécouvrir. Un ponton de bois, cinq marches taillées dans le roc, quelques mètres d'un tunnel aux parois grossières, creusé aux dimensions de l'homme, et je débouche dans une petite pièce très décorée. C'est mon cabinet. Là, à mon aise, revêtu d'une confortable robe de chambre d'intérieur, je m'enfonce dans la grande bergère qui fait face au bureau et je consulte le registre de ce qui vient de se passer. Je vois la naissance en toi d'une inquiétude exactement réglée, point par point, dans son apparition, dans le rythme de son développement, sur la volonté que j'avais de la faire naître. Il ne m'en faut pas plus. Sortant alors de ma besace une com-mode télescopique, je la déplie et j'extirpe du tiroir

supérieur une belle liste sur laquelle, à la plume d'oie et à l'encre, j'inscris le signalement de mon pouvoir renaissant : « embryon de contrôle psychologique » (embryon, car je suis prudent). Puis, pour faciliter le classement, j'inscris en marge un abrégé : « embryon CP ».

Dans le même temps, une partie de moi, une très bonne gardienne confirmée, fait attention que rien ne me trahisse au dehors. Les risques sont minimes, car ces événements intérieurs se déroulent extrêmement vite. En outre je vois mal comment tu pourrais soupçonner mes préoccupations de maintenance. Toi qui ne sais rien de moi, qui ignores ma nature, tu ne peux a fortiori te douter que toutes mes mémoires ne sont pas actuellement disponibles, ni tous mes pouvoirs en état de fonctionner. Tout en gardant un œil sur l'événement pour le moment très ralenti du dehors, je réfléchis. Cet amoindrissement est une conséquence possible d'avaries qu'auraient pu me causer mes poursuivants; à moins que je ne me les sois infligées moi-même, dans une tentative pour les fuir. Je balance. J'applique alors une méthode qui me paraît habituelle : je guette. Mais sans succès. Pour l'instant, aucune des deux solutions ne se signale d'elle-même comme la meilleure.

Aussi je replie ma commode et, pour abréger, j'emprunte un ascenseur mural pour revenir à mon poste initial (je pense que le radeau reviendra de

lui-même). Me voici. La stratégie lancée par mon nouveau pouvoir il y a quelques secondes se développe, et la réalité devient plus claire : ta dépendance, je vais la puiser dans ton stock. Je fais ce vœu. Je l'entre en moi et je le martèle sur l'enclume. Puis je m'y conforme, et je passe en mode tactique parasite.

II

Je tends mon filet

En guise de préliminaires, je t'examine de la tête aux pieds, lentement, pour que tu mettes la main dans l'engrenage. Je lance une caméra microscopique qui se place en orbite autour de toi et te balaye sous toutes tes faces. Je synthétise l'ensemble. Je me sers ensuite d'autres pouvoirs que je souhaite tester, variantes de l'embryon CP. Je te regarde comme une vrille et j'incruste des mots dans ton cerveau par la brèche de tes yeux. Cette légère mais robuste subordination est une bouture. Puis je laisse commencer les choses doucement, comme il est classique en mode tactique parasite.

C'est le moment où tu demandes, et où je réponds. Tout est concentré et laconique. Terreau

fertile, dans lequel je prendrai racine du premier coup. Je te presse contre moi et t'enlaçant par derrière j'applique largement mes deux mains sur ton cul. Puis je remonte sous ton tee-shirt, prenant possession de ton dos et à partir de lui de tout ton torse, en te faisant pivoter sur ton axe au fur et à mesure de ma progression. J'en profite pour sauvegarder les données que je recueille et construire une maquette de ton corps. Cela suit une chorégraphie que je possède. Je navigue délicieusement dans l'ivresse du pilote automatique. Je suis le pilote automatique. Je suis le vaisseau. Je suis aussi d'avantage. Je suis l'œil. Je suis tout. Comme prévu par l'embryon CP, tu t'es raidi mais tu me laisses faire.

Je te lâche et je m'engage à ta suite dans le couloir minuscule jusqu'à un salon sans intérêt en comparaison de mes magnifiques salons intérieurs. Une lampe d'opaline y tamise une lumière orangeâtre qui ne remplit pas toute la pièce, un grand miroir posé contre un mur répercute un halo jumeau, une chaîne hi-fi dort à ses côtés en affichant l'heure. Dans cet endroit doit se trouver aussi un objet pour moi très dangereux. J'inspecte. Ça ne manque pas. Sur la droite, je vois une télévision en marche qui introduit ici en marmonnant des présences d'ailleurs. De ce fait, je suis automatiquement passé en mode « alerte », avec d'autant plus de vigilance que je n'aperçois aucune manifestation autonome du support de connexion auquel je dois ma pré-

sence ici, qui est peut-être relié à cet appareil. Mais comme l'écran est heureusement tourné dans la direction opposée à la mienne, je me contrôle. Je te demande avec le plus de calme et d'assurance possibles de tout éteindre, de faire le noir absolu immédiatement.

J'insiste. Tu es inquiet. Tu te rends compte que tu ne sais rien de moi. Tu regardes ma carrure. Elle te fait peur et elle te fait envie.

Haha. J'ai dépassé tes prévisions. Tu auras toujours un peu plus que tu n'aurais pu imaginer, suivi de rien, pour que tu puisses imaginer, dans l'espoir de combler le vide, le retour de ce que tu viens d'apprendre, d'apprendre à imaginer, et qui reviendra, pour te séduire. C'est cela qui affame le désir, c'est-à-dire qui le crée, lui, né pour être efflanqué, né efflanquement, l'efflanquement soi-même sous son dehors inverse de généreux appas, mon frère jumeau ou mon père en ce monde, réelle et ultime chimère d'abondance issue en droite ligne de la famine. Tu flairais un danger, mais cela ne t'avait pas encore traversé l'esprit que tu pouvais si vite recevoir une gifflé monumentale. Sans l'avoir vue venir tu as pris toute ma paume droite en pleine joue gauche, le choc l'a fait claquer comme un pétard et t'a envoyé valdinguer en arrière contre une table dont je note la présence, au cas où elle pourrait m'être utile plus tard, mais tout bien pesé, il n'en sera rien. Comme tu es sonné, j'envoie de tout le poids de mon corps une

deuxième gifle sur ton autre joue, plus sonore encore que la première. Sous le choc tu tombes à genoux. Te saisissant aux cheveux je te plaque face contre terre, je me jette à califourchon sur ton dos et je retourne ton visage vers le haut. Puis je brandis mon couteau, car j'en ai désormais un, et je place sa pointe sous tes mâchoires, prête à t'embrocher, et son tranchant, le si étroit, le moléculaire, l'inexistant tranchant de son tranchant, contre la chair tendre de ta gorge, prêt à faire un zip sanglant. À ce point d'extrême tension, je colle ma bouche contre ton oreille, j'y promène mes dents, je pourrais la croquer, et je te dis tout bas :

– Si tu gueules, si tu protestes, si tu dis quoi que ce soit, je te bute.

Ces mots me viennent tout seuls. Comme il reste de la place dans ma tête, je m'étudie en train de faire cela, au cas où je devrais me reprogrammer, puis je me repositionne sur toi.

Maintenant tu suffoques mais tu la boucles. Je vois sur tes traits, par-dessus tout, de la stupéfaction, mais peu de douleur encore malgré les yeux mouillés sous l'effet de l'impact brutal des deux gifles, et les empreintes violettes de mes doigts qui barrent tes joues. J'ai été habile, je ne t'ai pas écrasé les lèvres sur les dents, tu ne t'es pas mordu la langue, je n'ai pas touché ton nez ni tes yeux : tu ne saignes pas, tu n'enfleras pas, et tu ne noirciras pas. Tous tes organes sont en place. La douleur, propre

pour l'instant, est un feu qui brûle ta peau et te concentre dans notre actualité.

Car un feu siamois du tien fourmille au même moment sur la paume et le dos de ma main, celle que j'ai lancée sur toi. J'ai enclenché intérieurement la commande « Power » de mon sexe. Je bande donc très dur. Ainsi que j'en prends conscience, j'ai soigneusement emprisonné mon organe dans une ligature spécialement prévue pour que la circulation sanguine y donne des assauts qui aiguillonnent sans relâche son excitation. Pourtant, obéissant à une logique supérieure plus vaste que la conscience actuelle que j'en ai, je diffère.

Je te relève, toujours en te menaçant de mon couteau je me mets à distance, et je dis quelque chose d'impératif. Sur le conseil de l'embryon CP je me suis modelé une voix douce et effrayante. En te regardant de manière appuyée pour rendre notre relation personnelle au-delà de ce que tu as connu, je te fais te redimensionner sur une chose supérieure avec laquelle je concorde. Cela me donne une place dans la cohérence cosmique dont tu barricades chacune de tes minutes d'existence contre l'horreur du vide. Je veloute ta vie de l'épaisseur indispensable du nécessaire. Là encore gît un désir que je parasite, et que je pourrai parasiter longtemps, puisqu'il s'alimente de moi.

Obéissant à mes ordres, tu éteins la télévision, réduisant à néant le danger des présences hert-

ziennes et désactivant du même coup, sans doute, le support de connexion, puis c'est le tour de la lampe d'opaline. On n'y voit plus goutte. J'entends le bruit de mes vêtements dont le cuir gémit. Je t'entends respirer à l'autre bout. Je laisse s'écouler un moment où rien ne se passe au-dehors. Pendant ce temps je te bombarde mentalement pour faire flamber les événements du dedans : l'accroissement de l'angoisse, l'irrépressible occupation de ton corps par la sensation cuisante des coups qu'il vient de recevoir, l'estimation tremblante de ma force physique, le calcul impuissant et affolé de ma position, l'observation clandestine des possibilités de fuite.

J'allume une lampe torche dont je suis équipé (je la découvre, sa conscience en moi s'active à pic, ainsi qu'il sera habituel, à mon avis) et je la braque sur toi. Pas pour moi, qui n'en ai nul besoin, mais pour toi. Le faisceau est directionnel et je t'isole sans trop rééclairer cet appartement alentour dont je n'ai que faire. Baigné dans la luminosité de ta peau, aveuglé au reste par ma lampe, te voici au spectacle de toi-même.

Je respire beaucoup plus vite depuis vingt-trois secondes, car mon corps entier a été conçu pour offrir un spectacle sans faille et fonctionner en synergie avec l'événement sexuel. Dès que j'enclenche le processus, il répercute l'excitation dans une saillance accrue des veines les plus visibles sur le cou, les avant-bras et les mains, dans l'éléva-

Achévé d'imprimer en juin 2000
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.
à Lonrai (Orne)
N° d'éditeur : 1696
N° d'imprimeur : 001447
Dépôt légal : août 2000
Imprimé en France



Hugues de Chanay
Ex machina

Cette édition électronique du livre
Ex machine de HUGUES DE CHANAY
a été réalisée le 30 janvier 2012 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en juin 2000
par Normandie Roto Impression s.a.
(ISBN : 9782867447778 - Numéro d'édition : 00380).
Code Sodis : N46571 - ISBN : 9782818011133
Numéro d'édition : 230947.